

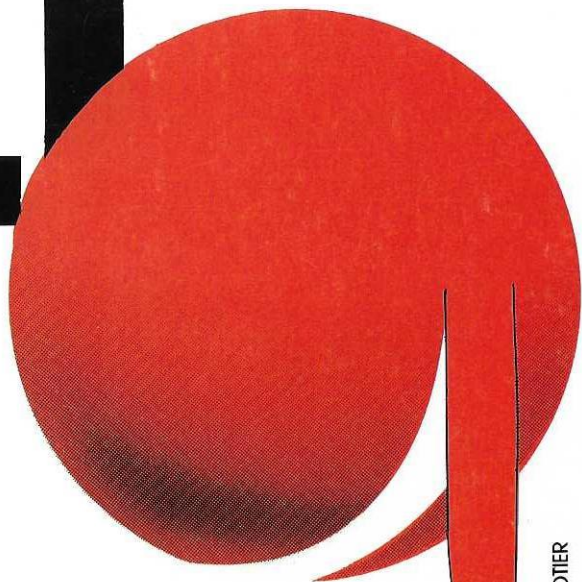
CAHIERS DE **CLI**

Périodique trimestriel

119

AUTOMNE

1994



POTIER



Comptes rendus

• *Enseigner l'histoire aujourd'hui*, n° 3, Bruxelles, De Boeck Wesmael, 1993 : *Le Moyen Âge. De l'an Mil aux Réformes*, guide didactique par M. DECOSTER, P. ORBAN, Ch. PATART et B. STANUS. *De l'an Mil au Siècle des Lumières*, livret documentaire dû aux mêmes auteurs.

Après un deuxième volume fort intéressant (voir *Cahiers de Clio*, n° 109, 1992, p. 111-113), les Éditions De Boeck Wesmael publient le troisième manuel de leur série *Enseigner l'histoire aujourd'hui*. La période qui va de l'an Mil à la fin du XVIII^e siècle est couverte par deux « guides didactiques » destinés aux enseignants (le 3A, recensé ici, concerne le Moyen Âge, le 3B l'Époque moderne), mais par un seul « livret documentaire » à l'usage des élèves. Comme le précise clairement l'éditeur, le guide 3A propose aux professeurs qui enseignent l'histoire du Moyen Âge 30 pages d'introduction méthodologique en forme de plaidoyer pour une nouvelle manière d'approcher les contenus et les documents; 60 pages de mise à jour des connaissances fournissant une vision « problématique » et « anthropologique » du passé; 30 pages de ressources informatives et documentaires (ouvrages de synthèse, périodiques, outils de référence, textes, images, musiques, films, romans, encyclopédies pour jeunes, bandes dessinées, sites, monuments, musées); 300 pages d'analyse approfondie de 28 documents de base complétée par 24 dossiers de mise en contexte; 30 pages de fiches d'exercice et de travail, la plupart centrées sur l'apprentissage des règles élémentaires du métier d'historien.

Quant au « livret documentaire », il propose l'étude d'une « trace du passé » à travers le « récit des historiens ». Les auteurs précisent que plusieurs pages offrent l'occasion de s'exercer à déchiffrer des traces du passé (« Défi »), que certaines pages fournissent des données pour réfléchir sur des sujets qui posent un problème aux historiens (« Discussion »); que d'autres pages expliquent comment les historiens et les archéologues s'y prennent pour découvrir la vie de nos ancêtres (« Comment connaissons-nous le passé ? »). Quant aux pages intitulées « Portrait, Événement, Chef-d'œuvre », elles présentent quelques grands personnages de notre histoire, attirent l'attention sur des événements importants de notre passé ou encore mettent en valeur des œuvres essentielles de notre patrimoine artistique. Enfin, un

« Panorama » sous forme d'encart souligne ce qu'il est intéressant de savoir (« Acquis durables »).

À qui s'adressent ces ouvrages ? « Aux professeurs qui enseignent l'histoire du Moyen Âge », donc aux instituteurs aussi bien qu'aux professeurs du secondaire. Les « recommandations méthodologiques » parlent plus souvent du « maître » que « l'enseignant » et, à certains endroits, insistent davantage sur l'enseignement fondamental, le « livret documentaire » ne nous semblant concerner que ce dernier. Cette ambiguïté initiale résulte peut-être d'une autre ambiguïté. Le livret s'intitule « Histoire des gens de chez nous ». Qu'entend par ce « chez nous » ? La Belgique actuelle ? On pourrait le croire à en juger par les pages sur Liège (p. 40-41 et 64), Anvers (p. 80-81), Namur (p. 70-71), Charleroi (p. 95). À moins que ce ne soit la France... On est enclin à le penser quand on découvre le « portrait de saint Louis justicier » par Joinville (p. 36-37) ou la discussion sur « nos » règles de savoir-vivre à travers *Le déjeuner* de François Boucher (1739), ou encore quand on lit dans un « Panorama » : « Entre le XI^e et le XV^e siècle, la notion d'État n'existe pas encore dans nos régions (c'est nous qui soulignons). Le pouvoir appartient à un homme : le roi. Le pouvoir du roi est limité par celui des puissants. Ceux-ci sont insoumis. Du XI^e au XIII^e siècle, les rois s'efforcent lentement d'accroître leur pouvoir... » (*Livret*, p. 45). Où sont donc les principautés lotharingiennes chères à Léopold Genicot ? Et le Saint Empire romain de la Nation germanique ? L'empereur ? Le chapitre intitulé « Les principaux événements » retient un « Royaume d'Allemagne » et le terme « Empereur », une seule fois cité, n'est accolé qu'à Charlemagne. La notion de « milieu », si savamment définie dans les « Recommandations méthodologiques » (*Guide*, p. 12), n'a pas incité les auteurs à consacrer un chapitre à nos principautés « belges ». Adieu la principauté de Liège, mentionnée seulement comme « l'une des plus connues de ces principautés ecclésiastiques [...] qui contrôle la vallée de la Meuse, un axe économique très important à cette époque » (*Livret*, p. 127). Et que dire de l'art mosan !

Les auteurs définissent toutefois le cadre géographique, mais nous souhaitons bon courage à leurs lecteurs : « Le cadre bleu imprimé sur chaque carte délimite nos régions du nord-ouest européen. Les frontières de la Belgique et des pays limitrophes ne sont pas indiquées. Ce choix est volontaire. Il veut favoriser une lecture « transfrontalière » de notre histoire et permettre la définition, dans l'esprit de nos élèves, d'une « eurégion » culturelle située entre la Loire et le Rhin » (*Guide*, p. 20). Soit, mais les deux cartes relatives au Moyen Âge, les seules du *Livret* (p. 126 et 129), sont vraiment sans aucune signification tant y

manquent les détails instructifs; elles sont insérées dans huit pages d'histoire événementielle aux raccourcis surprenants : cinq pour le Moyen Âge et trois pour l'Époque moderne (*Livret*, p. 125-133). Cette synthèse, sans aucun exemple ni « image d'Épinal » si pratique pour aider les élèves à retenir la leçon, doit être bien difficile à digérer !

Quant aux « panoramas », ils sont d'une banalité affligeante : « Les riches changent plus souvent de vêtements que les pauvres. [...] Les rois et les nobles s'amuse dans des fêtes coûteuses. Chez les gens de la bonne société, les hommes et les femmes s'offrent des loisirs plus personnels et plus cultivés. Certains se retirent au calme pour lire, d'autres pour jouer de la musique, d'autres encore pour se livrer à des recherches scientifiques » (*Livret*, p. 87).

L'introduction méthodologique du *Guide* contient de bien curieuses réflexions. Le passé n'aurait de sens qu'en fonction du présent et du futur. L'histoire, telle qu'on l'enseigne traditionnellement, serait le produit d'une culture lettrée réservée à une élite à laquelle tendaient d'accéder les enfants défavorisés qui acceptaient d'être acculturés, car c'était la condition d'accès vers des carrières enviées : « Bon nombre d'enseignants en activité appartiennent encore à cette catégorie » (*Guide*, p. 20-21) ! Quant aux élèves, ils « n'ont plus l'envie de lire des livres de 100 ou 150 pages de texte suivi, en commençant par la première et en finissant par la dernière. Que ces livres soient richement illustrés, que les documents y foisonnent, n'y change rien. Les élèves préfèrent ouvrir un livre ici ou là, au gré de leur humeur, et entrer dans le texte à l'endroit où leur attention est captée. C'est par sauts successifs qu'ils finissent par faire le tour du sujet. Il faut en prendre son parti et concevoir des ouvrages scolaires qui s'adaptent à cette réalité. Il faut donc multiplier et prévoir des niveaux de lecture variés. Les auteurs des encyclopédies hebdomadaires l'ont bien compris... » (*Guide*, p. 19).

Le principal danger de cette démarche méthodologique est l'anachronisme. Dès lors que « les connaissances qui découlent de la pratique de la lecture du milieu se construisent comme une mosaïque... » (*Guide*, p. 13), le milieu reconstitué est purement imaginaire : il n'a jamais existé ni dans le temps, ni dans l'espace. La lecture du milieu doit être pratiquée en respectant les règles élémentaires de la critique historique. Et si l'on est incapable de répondre à une question, on le dit clairement, de même lorsque l'on procède par comparaison(s).

Les auteurs sont certes parfois plus prudents : « On ne construit pas un enseignement de qualité, formateur de l'intelligence, en partant des préoccupations plus ou moins spontanées des élèves et, pour y donner suite, en les invitant à collecter de la documentation qu'on parcourt en classe, tous ensemble, au petit bonheur. Pour former l'intelligence, il faut de la rigueur et de la cohérence » (*Guide*, p. 23). Il leur arrive même d'être convaincants, notamment dans leurs pages sur le « discours passif » et le « discours actif » (à partir de documents), et sur leurs rapports (*Guide*, p. 26 sv.). Nous les féliciterons aussi d'avoir renoncé à un lexique, afin de forcer les élèves à consulter un dictionnaire, un astérisque attirant leur attention sur un mot difficile.

La « Mise à jour des connaissances » s'intéresse aux soins du corps (*Guide*, p. 47 sv.), aux activités d'agrément (p. 56 sv.), aux relations de solidarité et d'affection (p. 58 sv.), à la conception de l'homme (p. 83 sv.). Sans pour cela centrer son cours sur ces aspects très particuliers, l'enseignant puisera dans ces chapitres des informations utiles, pour autant toutefois qu'elles soient correctes et précises, ce qui n'est pas toujours le cas. Ainsi l'Avent (et non l'Avant) et le Carême sont définis comme des périodes d'abstinence sexuelle (*Guide*, p. 59), mais leur durée n'est pas indiquée; le calendrier est d'ailleurs maltraité dans un paragraphe intitulé « Le calendrier des loisirs » (*Guide*, p. 56-57), la Fête-Dieu y étant présentée comme si elle existait depuis l'époque mérovingienne et fixée au « premier dimanche de juin », alors qu'elle est une fête mobile réglée sur la date de Pâques. La notion même de fête mobile et celle de style sont absentes de l'ouvrage. Dans une formule réductrice et vague, Pâques est dit « début de l'année nouvelle en beaucoup d'endroits ». Par ailleurs, voir dans « l'hostie consacrée » la « relique par excellence » est également réducteur. Bref, des anachronismes flagrants s'accumulent dans ce paragraphe où des traditions folkloriques se superposent aux fêtes sans que leur origine soit donnée : « Mai est le mois du printemps qu'on célèbre en plantant l'arbre autour duquel on danse. C'est aussi le mois des Rogations. Le dimanche qui précède l'Ascension, les processions parcourent les champs en appelant sur eux la bénédiction divine, génératrice de bonnes récoltes ». Curieux mélange du calendrier populaire wallon de Rodolphe de Warsage et des anciens almanachs ! Le 8 décembre est la « fête de l'Immaculée Conception » (confondue avec la Conception virginale). L'ouvrage parle de feux de la Saint-Jean-Baptiste et de la Saint-Michel, mais ne dit pas un mot de la Saint-Martin.

Les « Ressources informatives et documentaires » (*Guide*, p. 99-123) seront utiles à l'historien le plus en manque d'imagination : cela va des Monty Python, *Sacré Graal* (*Ib.*, p. 119-120 : deux pages complètes sur « Le Moyen Âge au cinéma ») au supplément MAD du journal *Le Soir* (*Ib.*, p. 111). Puissent toutefois les inspecteurs ne pas tomber sur des classes occupées à visionner, pendant les cours, *Ivanhoé* ou *Quentin Durward* tronçonnés en séquences d'une heure (*Ib.*, p. 119-120) ou tout simplement à lire le journal...

La sélection des textes-documents est très bonne (exemples : Gilles li Muisis, Jean de Meung, Ibn Al Qalanisi, Roman de Renart, Joinville, Marco Polo, etc.); certaines approches sont excellentes : lire une peinture (les époux Arnolfini), faire revivre des vestiges (l'abbaye de Villers-en-Brabant). Par contre, le « récit des historiens » présente souvent l'allure d'une rédaction d'école primaire. Ainsi, à propos d'un tableau *Jour de kermesse* de David Teniers le Jeune (1665) : « .C'est la kermesse. Les paysans ont sorti leurs plus beaux habits. Ce matin, ils ont pris part à une messe solennelle et à une procession. Cet après-midi, ils se rendent sur la place du village pour s'amuser. Le mât de cocagne est bien chargé. L'un après l'autre, des candidats tentent l'escalade. Peut-être décrocheront-ils un jambon, un saucisson, une bourse ou une surprise... Des échoppes bien garnies attirent les gourmands. La taverne est comble. Il n'y a pas de fête sans bien manger ni bien boire. Mais voici que s'annoncent les joies de la danse. Au son des instruments de musique, les paysans font quelques pas, deux par deux ou en farandoles ».

L'iconographie est d'une qualité déplorable. Les photographies en couleurs sont, pour la plupart, des repiquages de seconde main; elles ne comportent ni le nom du photographe ni le copyright de l'institution muséale : ainsi le portrait des Arnolfini (*Livret*, p. 26), la Sainte Barbe du Maître de Flémalle (*Ib.*, p. 11), la Descente de Croix de Rubens qui semble être un cliché pris avant la restauration de l'œuvre (*Ib.*, p. 124). Pourquoi une photo noir et blanc là où l'on attend des couleurs (*Ib.*, p. 24 : les *Cantigas de Santa Maria*, presque une mauvaise photocopie) ? Pourquoi tant de dessins réalisés à partir de manuscrits (*Guide*, p. 431, 432 et 433 : *Riches Heures du Duc de Berry*), sinon peut-être pour éviter de devoir se procurer des clichés quelquefois onéreux ? La faute n'en incombe vraisemblablement pas aux auteurs : « Nous avons systématiquement privilégié la documentation iconographique », écrivent-ils, avant de noter que « La photocopie introduit les élèves dans un "monde en noir et blanc" à l'âge où les

magazines et les encyclopédies débordent de couleurs » (*Guide*, p. 16-17).

Le commentaire du « Chef-d'œuvre : les fonts baptismaux de Renier de Huy » (*Guide*, p. 409 sv.) est un modèle d'imprécision. Le catalogue de l'exposition *Rhin-Meuse* et l'*Art mosan* de S. Collon-Gevaert, J. Lejeune et J. Stiennon constituent d'excellents ouvrages de référence, mais ils datent des années 70. Les auteurs ont toutefois prêté l'oreille à d'autres échos puisqu'ils écrivent que « certains spécialistes en viennent à douter de l'origine des fonts baptismaux de Saint-Barthélemy et se demandent s'il ne s'agit pas de l'œuvre d'un artiste byzantin ». Après avoir « identifié » l'œuvre sous la forme d'une référence bibliographique, ce qui donne curieusement : « Original : Renier de Huy, *Fonts baptismaux de l'église Saint-Barthélemy* (sic), Liège (Belgique). Vers 1107-1118. Dimensions de la cuve 80 cm x 60 cm », ils écrivent : « On croit savoir que Renier fut sollicité par l'abbé Hellin... ». Ils sont moins affirmatifs dans le *Livret* (p. 64 : horrible photo en couleurs de la cuve) : « Son auteur, pense-t-on, est Renier de Huy ». Pourquoi ne pas écrire qu'il s'agit d'une attribution plausible parmi d'autres et révéler les bases de cette hypothèse ? Et, au lieu de se contenter de noter que l'on ne connaît par d'autres productions de l'artiste » (*Guide*, p. 409), pourquoi ne pas définir un « atelier d'orfèvrerie » et évoquer la méthode de regroupement des œuvres selon des critères stylistiques ou techniques ? Manifestement les auteurs ignorent tout des recherches des historiens de l'art postérieures à l'exposition Rhin-Meuse; ils auraient pu mettre à profit la remarquable notice que Marie-Rose Lapière consacra aux fonts dans l'ouvrage collectif *Sept merveilles de Belgique* (Bruxelles, 1978) et, pour apaiser leurs doutes – curieusement formulés – sur l'origine des fonts¹, consulter les études plus récentes de Jacqueline Lafontaine-Dosogne, Robert Didier ou Jean-Louis Kupper.

Que dire pour finir ? En caricaturant, nous pourrions écrire que la conclusion qui s'impose à l'élève après la lecture du *Livret* est que, de l'an Mil aux Réformes, les riches vivent mieux que les pauvres ! Mais ce serait faire preuve de cynisme. On était toutefois en droit d'attendre de l'éditeur qu'il investisse davantage d'argent pour rendre son manuel plus attrayant. On attendait des auteurs qu'ils formulent mieux leurs « recommandations méthodologiques » (souvent pertinentes) et qu'ils

¹ On rappellera que la thèse de l'origine byzantine de la cuve est défendue – avec brio et acharnement – par les historiens de l'art liégeois Berthe Lhoist-Colman et Pierre Colman. (ndlr)

proposent des connaissances mises à jour et non des connaissances datant des années 60 ou 70, actualisées par endroits, mais souvent sur une mauvaise base. Leur *Livret* s'attarde trop souvent sur des sujets secondaires et néglige l'essentiel; une place plus importante devait être réservée à l'événementiel et à l'économique, sous une forme différente que celle retenue ici, en fin de volume, presque en annexe. Les « panoramas » sont à revoir entièrement, surtout s'ils doivent constituer, comme les auteurs l'écrivent, des « acquis durables » pour l'élève.

Puissent ces remarques constructives ne pas nous faire passer aux yeux des auteurs pour un de ces « intégristes qui tirent profit du désarroi général pour prêcher le retour aux bons vieux contenus qui ont fait leurs preuves » (*Guide*, p. 4) !

Philippe GEORGE

• MARTIN Henri-Jean, *Histoire et pouvoirs de l'écrit*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1988.

Fruit de dizaines d'années de recherche de celui qui, il y a quarante ans, à l'instigation de Lucien Febvre, commençait la rédaction de *L'apparition du livre*, qui devait paraître en 1958, sous leurs deux noms, dans la collection « L'évolution de l'humanité », cet ouvrage constitue véritablement une somme sur l'histoire de l'écriture depuis les origines, mais surtout sur celle de la diffusion de l'écrit et de son rôle dans l'évolution des sociétés.

Les quatre premiers chapitres nous font parcourir la longue (ou plutôt la courte) période qui sépare l'apparition de l'écriture, à la fin de la « révolution du néolithique », de celle de l'imprimerie, entre 1430 et 1450 : « Si nous prétendions dresser ici les annales de l'humanité en réservant un espace égal à chaque millénaire, rappelle H.-J. Martin, la période historique, celle de l'*homo scribens*, occuperait à peine la dernière page de ce livre. Quel vertige, mais aussi quelle myopie de réduire à ce court laps du temps historique la geste de l'homme ! Pourtant, quel vertige encore à regarder en arrière à l'échelle de ces 5 000 ans : de – 3 200 à – 1 500, les systèmes picto-idéographiques poursuivent leur long règne, et leur usage se prolongera encore durant près de 1 500 ans. Notre système d'écriture alphabétique se répand en Grèce au moins huit siècles avant Jésus-Christ; Gutenberg, quant à lui, vécut seulement il y a un peu plus de cinq siècles. L'ère qu'il a marquée correspondrait donc à cinq lignes de notre volume. Et la dernière de